

Claudia BAMBERG¹

AFFAIRES FAMILIALES ET RELIGIEUSES : LA CORRESPONDANCE ENTRE AUGUST WILHELM SCHLEGEL ET ALBERTINE DE BROGLIE, NÉE DE STAËL (1812-1838)

La relation entre August Wilhelm Schlegel et les enfants de Germaine de Staël se développe, dès le départ, d'une manière familiale. Lorsqu'il devient leur précepteur en 1804, Auguste a treize ans (*1790), son frère Albert onze (*1792) et la petite Albertine à peine six (*1797). Schlegel lui-même n'avait pas d'enfant et n'en a pas eu par la suite : sa belle-fille Auguste Böhmer, la fille d'un premier mariage de son ex-femme Caroline, qui était pour lui comme sa propre fille, était morte de dysenterie en 1800, à quinze ans seulement. Son décès soudain les avait tous les deux plongés dans un profond désespoir ; bien plus tard, alors qu'il est devenu un homme âgé, il écrira à Albertine pour lui parler de la douloureuse expérience de cette perte². Élevé au sein d'une grande fratrie, Schlegel était habitué depuis son

¹ Université de Marburg.

² August Wilhelm Schlegel à Albertine de Broglie, 13.08.1838, *Œuvres de M. Auguste-Guillaume de Schlegel écrites en français*, éd. Eduard Böcking, vol. 1, Leipzig, Weidmann, 1846, p. 191. Je remercie D^r Olivia Varwig et D^r Patricia Sensch pour leur lecture précise et leurs nombreuses suggestions.

plus jeune âge à une vie de famille vivante. Jusqu'à l'âge de cinquante-et-un ans, il tenta à de nombreuses reprises de fonder lui-même une famille. Cependant, ses efforts restèrent vains. La correspondance avec sa famille, c'est-à-dire avec ses parents, ses frères et sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, neveux et nièces, ne témoigne pas seulement de l'importance de sa famille pour lui et de son besoin d'intimité. Elle montre également qu'il a existé, outre le Schlegel correspondant distant et professionnel auquel on l'a traditionnellement assigné, un Schlegel privé et familial³.

Sa correspondance avec Albertine, qu'il poursuit jusqu'à la mort précoce de cette dernière en 1838, vingt ans après le décès de sa mère, met en lumière le Schlegel privé. Elle montre également à quel point Schlegel était intégré à la vie des Staël et considéré comme un membre à part entière de la famille. Roger Paulin, dans sa récente biographie d'August Wilhelm Schlegel, explique que «there is no doubt that Auguste de Staël and Albertine de Broglie, née Staël, later saw him as a kind of second father» et que les deux «never ceased to show affection for him to the end of their lives». Bien au contraire : «The Staël children, Auguste and Albertine, still saw him [August Wilhelm Schlegel; C. B.], with Fanny Randall [la gouvernante anglaise d'Albertine; C. B.], as part of the extended family and had no wish to exclude him after his long and sometimes selfless service to their mother⁴». Il n'est donc pas très surprenant que la famille, dont il s'enquiert régulièrement, occupe une place importante dans sa correspondance avec Albertine, même si elle surprend de prime abord, comme le constate

³ Voir Claudia Bamberg, *Briefsteller ohne Briefe. August Wilhelm Schlegel und das Briefnetzwerk seiner Familie, August Wilhelm Schlegel im Dialog. Epistolarität und Interkulturalität*, éd. Jochen Strobel, Paderborn, Schöningh, 2016, à paraître.

⁴ «Il n'existe aucun doute quant au fait qu'Auguste de Staël, et Albertine de Broglie, née Staël, l'aient vu plus tard comme une sorte de second père»; «n'ont jamais cessé de lui témoigner leur affection jusqu'à la fin de leur vie»; «Les enfants Staël, Auguste et Albertine, le voyaient toujours [August Wilhelm Schlegel; C. B.], avec Fanny Randall [la gouvernante anglaise d'Albertine; C. B.], comme faisant partie de leur famille étendue, et n'avaient aucunement envie de l'en exclure après ses longs et généreux services auprès de leur mère» (notre traduction), Roger Paulin, *The Life of August Wilhelm Schlegel. Cosmopolitan of Art and Poetry*, Cambridge, Open Book Publishers, 2016, p. 145, p. 243 et p. 415.

R. Paulin dans les lettres issues de la belle-famille d'Albertine – la famille ducale de Broglie, qu'elle rejoint en février 1816 – à Schlegel :

These are letters from a grand family – Victor de Broglie was to hold various important ministerial posts under Louis-Philippe from 1830 to 1834 – but with no pretensions to grandeur, written from Coppet, from the château de Broglie in Normandy, and from their town house in Paris, 76, rue de Bourbon. It was a family that kept open house for the *haute volée*, but one would hardly know it from these letters⁵.

L'effacement des sujets de société dans cette correspondance entre Schlegel et la duchesse de Broglie souligne donc que ces échanges se déroulent sur une scène privée et familiale. Il suggère aussi que certaines questions étaient bien plus importantes pour Albertine. Les lignes qui suivent vont permettre d'éclairer les échanges entre August Wilhelm Schlegel et Albertine de Staël, qui allait épouser à dix-neuf ans, en 1816, Victor de Broglie (1785-1870) et ainsi devenir duchesse de Broglie. Deux aspects seront au premier plan : tout d'abord, l'aspect privé de cette correspondance, puis un élément central : l'intérêt d'Albertine pour les questions religieuses qui aboutit à deux longues lettres qui concluent la correspondance.

Nous n'avons pas aujourd'hui de « correspondance » au sens strict : alors que plusieurs lettres subsistent entre Schlegel et Auguste⁶, la plupart des documents adressés par Schlegel à Albertine⁷ ont disparu. Il est difficile de savoir si Schlegel les a détruits lui-même après la mort d'Albertine, en 1838, comme il l'a fait avec toute sa correspondance familiale afin de dissimuler l'homme privé⁸, ou si les lettres sont encore dans les archives du château de Broglie,

⁵ « Ce sont des lettres d'une grande famille – Victor de Broglie allait occuper d'importants postes ministériels sous Louis-Philippe de 1830 à 1834, mais sans prétention de grandeur, écrites de Coppet, du château de Broglie en Normandie et de leur maison parisienne du 76 rue de Bourbon. C'était une famille qui avait toujours la porte ouverte pour la *haute volée*, mais il aurait été difficile de le deviner dans ces lettres » (notre traduction), *The Life of August Wilhelm Schlegel*, p. 418.

⁶ Voir l'article de Clara Stieglitz dans le présent cahier.

⁷ La première fille de Germaine de Staël, Gustavine (*1787), était morte à deux ans seulement.

⁸ Voir C. Bamberg, *Briefsteller ohne Briefe*.

qui ne sont pas accessible au public. Cela ne serait pas invraisemblable. Quoi qu'il en soit, 88 lettres manuscrites et envoyées par Albertine à Schlegel nous sont parvenues, tandis que nous n'avons de Schlegel que deux lettres écrites à la main et six imprimées. Tous ces documents originaux se trouvent dans la Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek à Dresde (SLUB); la plupart d'entre eux n'ont jamais été publiés⁹. Les six lettres imprimées de Schlegel, dont les autographes manquent à deux exceptions près¹⁰, et qui l'ont été notamment à l'initiative de Josef Körner qui a pu consulter en 1929 l'intégralité de la correspondance de Schlegel restée à Coppet (env. 2 500 lettres¹¹), pourraient indiquer que ses lettres à Albertine existent encore, et qu'elles n'ont pas été brûlées par Schlegel ni quelqu'un agissant sous ses ordres.

- ⁹ Ce résultat se fonde sur les 4500 manuscrits répertoriés dans le projet de la DFG *Digitale Edition der Korrespondenz August Wilhelm Schlegels* dans l'environnement de recherche virtuel *Forschungsnetzwerk und Datenbanksystem* (FuD) et consultables sur www.august-wilhelm-schlegel.de (au 1^{er} mars 2016). Ils proviennent de 50 institutions en tout, parmi lesquelles la SLUB à Dresde, qui, en 1998, a acheté aux enchères chez Christie's 585 écrits parmi les 2500 lettres laissées à Coppet par Schlegel, faisant passer son fonds Schlegel à 3800 pièces, en outre l'Universitäts- und Landesbibliothek de Bonn, le Goethe- und Schiller-Archiv à Weimar, la bibliothèque Jagellone à Cracovie, le Freie Deutsche Hochstift à Francfort-sur-le-Main et de nombreuses archives suisses.
- ¹⁰ Voir comtesse Jean de Pange, *Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël d'après des documents inédits*, Paris, Albert, 1938, p. 340-341 (03.01.1812) et p. 543-544 (09.12.1828), *Krisenjahre der Frühromantik. Briefe aus dem Schlegelkreis*, éd. Josef Körner, Berne (not.), 2^e éd., Francke, 1969, vol. 1: Der Texte erste Hälfte. 1791-1808, p. 314-316 (19.08.1818), vol. 2: Der Texte zweite Hälfte. 1809-1844, p. 347-348 (29.11.1819), *Briefe von und an A.W. Schlegel*, éd. Josef Körner, Zürich, Amalthea, 1930, vol. 1, p. 497 (15.11.1831), *Œuvres de M. Auguste-Guillaume de Schlegel écrites en français*, éd. Eduard Böcking, vol. 1. Leipzig, Weidmann, 1846, p. 189-194 (13.08.1838).
- ¹¹ Voir *Krisenjahre der Frühromantik*, vol. 1, p. XIV. Voir également le récit des trouvailles de Körner dans les *Münchener Neuesten Nachrichten* du 27 septembre 1929, dans lequel il parle de près de 2500 lettres trouvées. Josef Körner, «Auferstehende Romantik! Bericht über die neu entdeckten Romantiker-Briefe», *Münchener Neueste Nachrichten*, 27.09.1929. Réimpression: Josef Körner, *Philologische Schriften und Briefe*, éd. Ralf Klausnitzer, avec une préface de Hans Eichner, Göttingen, Wallstein, 2001, p. 117-121, ici p. 121.

August Wilhelm Schlegel et Albertine de Staël

Dans les documents qui nous sont parvenus, Schlegel exprime régulièrement sa profonde sympathie pour Albertine. Dès leurs premières rencontres, la jeune fille vive et passionnée, qui, à l'occasion d'un séjour à Berlin au printemps 1804, avait giflé le prince de la couronne de 9 ans, le futur roi de Prusse Frédéric Guillaume IV (1795-1861), avait éveillé la fibre paternelle de Schlegel. Il avait vite remarqué sa ressemblance avec la mère qu'il adorait, comme il le signale en novembre 1804 dans une lettre à Caroline de la Motte-Fouqué : Albertine avait « surtout hérité de l'esprit de sa mère et de ses beaux yeux [...] » ; il voudrait contribuer à son éducation « si elle s'y montrait plus sensible [...] ce que les leçons d'autres professeurs et même de sa mère ne semblent pas réussir ; mais cela est plus une distraction qu'un travail¹² ». Le 15 mai 1804, il avait déjà écrit à Sophie Bernhardi, qui était alors à Berlin :

Je viens tout juste de vraiment connaître la fille, Constant [Benjamin Constant ; C. B.] a une grande tendresse pour elle ; il joue donc avec elle la moitié de la journée, et elle lui répond avec passion. Je n'ai pas souvent vu un enfant plus sensible, elle écoute les histoires et les contes d'une manière qui fait que l'on voudrait lui en raconter jusqu'à en mourir. Sa petite physionomie devient alors très expressive, avec

¹² « Alsdann ist noch eine kleine Tochter da, von acht Jahren, die am meisten von dem Geist ihrer Mutter und auch ihre schönen Augen geerbt hat, zu deren Bildung ich, wenn sie erst empfänglicher dafür seyn wird, beyzutragen suchen werde, was grade nicht durch andre Lehrer und selbst durch den Unterricht ihrer Mutter geleistet werden kann ; doch dieß ist mehr eine Unterhaltung, als eine Arbeit zu nennen » (notre traduction). Édition numérique de la correspondance d'August Wilhelm Schlegel [22 décembre 2015] ; August Wilhelm von Schlegel à Caroline de La Motte-Fouqué ; novembre 1804 - mars 1806 ; URL : <http://www.august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/> ; consulté le 23 mars 2016. Cette lettre, débutée en novembre 1804, s'interrompt au milieu d'une phrase avant de n'être reprise qu'en mars 1806 et envoyée à sa destinataire. Toutes les lettres françaises non imprimées citées ici ont été transcrites par Clara Stieglitz et Clio Falk, les lettres allemandes non imprimées citées ici ont été transcrites par l'auteur dans le cadre du projet coopératif DFG *Digitale Edition der Korrespondenz August Wilhelm Schlegels* (www.august-wilhelm-schlegel.de), réalisé à l'Université Philipps de Marburg, au SLUB Dresden et au Trier Center for Digital Humanities.

de grands yeux de Madeleine, bruns et avec de grands cils noirs sous ses cheveux d'or¹³.

Les « cheveux d'or » d'Albertine, qui avaient de forts reflets roux – peut-être un indice sur la paternité de Benjamin Constant, qui entretenait une liaison avec Germaine de Staël depuis 1794¹⁴ – reviennent dans la correspondance entre Schlegel et sa sœur Charlotte (1759-1826), résidant à Dresde, en 1808. Les Staël s'inquiètent apparemment qu'ils ne deviennent pas trop roux. Charlotte recommande la cure suivante, qui semble aujourd'hui étonnante :

À propos des cheveux roux de la petite Staël, je te conseille d'employer la méthode suivante : un chambellan l'a utilisée avec succès pour son garçon. Mais les cheveux roux foncés sont dit-on plus difficiles à faire disparaître, cela dépend de l'essai. Les cheveux doivent être rasés tout à fait, jusqu'à ce que la tête soit bien chauve, puis lavée avec de la teinture de Chine, bouillie dans de l'eau, plus faible que la teinture habituelle, et, lorsque les cheveux réapparaissent, les coiffer ensuite avec un peigne au plomb. Je conseillerais de ne pas porter de faux cheveux, mais, comme je l'ai fait avec Gustchen [Augusta Ernst, par la suite épouse von Buttlar, la fille de Charlotte et Ludwig Emmanuel Ernst, née en 1796 ; C. B.], de petits bonnets de mousseline pointus afin que la tête reste bien froide.¹⁵

¹³ «Die Tochter habe ich jetzt erst recht kennen gelernt, Constant [Benjamin Constant; C. B.] hat eine große Zärtlichkeit für sie, so daß er den halben Tag mit ihr spielt, und sie erwiedert es ihm mit Leidenschaft. Ich habe nicht leicht ein empfänglicheres Kind gesehen, sie hört Geschichten und Märchen auf eine Weise an, daß man sich todt erzählen möchte. Dabey hat sie wunderbar viel Ausdruck in ihrer kleinen Physiognomie, rechte Magdalenen-Augen, braun und mit langen dunkeln Wimpern neben ihrem goldnen Haar» (notre traduction), August Wilhelm Schlegel à Sophie Bernhardi, 15 mai 1804, *Krisenjahre der Frühromantik*, vol. 1, p. 78-79.

¹⁴ Voir Auguste de Staël, *Correspondance. Lettres à sa mère (1805-1816)*, éd. Othenin d'Haussonville et Lucia Omacini, Paris, Champion, 2013, t. II, p. 869.

¹⁵ «Wegen der kleinen Stael ihrer rothen Haare rieth ich doch noch folgendes Mittel zu gebrauchen, es hat es ein Kammerherr mit glücklichem Erfolge für seinen Knaben gebraucht. Doch sollen braune rothe Haare am schwersten zu tilgen seyn es käme auf einen Versuch an. Die

Les résultats de ce traitement douteux ne nous sont pas parvenus.

À l'occasion du mariage d'Albertine avec Victor de Broglie le 20 février 1816, à Pise, Schlegel a rédigé un poème en cinq strophes (*An Fräulein Albertine de Staël bey ihrer Vermählung*¹⁶), où il exprime son affection pour cette jeune femme, fille de Germaine de Staël, qui resta toujours insensible à l'homme et l'amant potentiel qu'il était¹⁷:

Déjà dans l'âme de l'enfant.
 Poussait quelque chose de noble et de doux.
 Aujourd'hui, dans la jeunesse épanouie,
 Tu as conservé ton enfance pieuse,
 Et la douce gaïté et la plus pure bonté
 Ravissent chez toi, associées à toutes tes faveurs.
 La divinité, la nature, la mère t'ont décorée
 De tous les dons pour le plus heureux des hommes¹⁸.

Haare müssen ganz glatt abrasiret werden, daß der Kopf ganz kahl ist, und nun recht oft mit Chinatinktur, China in Wasser gekocht, gewaschen, die schwächer ist als die gewöhnliche, die man curiret und so wie sich Haare wieder zeigen mit einem bleyernen Kamm gekämmt. Ich würde rathen keine falschen Haare alsdann zu tragen, sondern wie ich es einmal mit Gustchen [Augusta Ernst, später verheiratete von Buttlar, der 1796 geborenen Tochter von Charlotte und Ludwig Emmanuel Ernst; C. B.] gemacht habe, kleine Muslinhäubchen mit einer Spitze, das der Kopf recht kühl bleibt» (notre traduction), Charlotte Ernst à August Wilhelm Schlegel, 14 juillet 1808, *Krisenjahre der Frühromantik*, vol. 1, p. 574.

¹⁶ «À Mademoiselle Albertine de Staël pour son mariage», Voir *The Life of August Wilhelm Schlegel*, p. 387-388.

¹⁷ Voir Stefan Knödler, «On ne se communique qu'avec le même âge et la même hauteur d'esprit». Zum Briefwechsel zwischen August Wilhelm Schlegel und Madame de Staël», *August Wilhelm Schlegel im Dialog. Epistolartät und Interkulturalität*, à paraître.

¹⁸ «Schon in des Kindes ahndendem Gemüthe / Gedieh, was irgend edel ist und zart. / Nun, prangend in der Jugend schönster Blüthe, / Hast Du die fromme Kindlichkeit bewahrt, / Und sanfte Heiterkeit und reine Güte / Entzückt an Dir, mit aller Huld gepaart. / Die Gottheit, die Natur, die Mutter schmückten / Mit allen Gaben Dich für den Beglückten. (notre traduction), A. W. Schlegel, *An Fräulein Albertina von Staël bei ihrer Vermählung, Pisa 20. Februar 1816, August Wilhelm von Schlegel's Poetische Werke*, éd. Eduard Böcking, dritte, sehr vermehrte Ausgabe, erster Theil, Leipzig, Weidmann, 1846, p. 155.

Liens familiaux

La correspondance entre A. W. Schlegel et Albertine de Staël commence, d'après ce que l'on sait aujourd'hui, à la fin de l'année 1811 ou au début de l'année 1812. Il ne s'agit d'abord que de brefs échanges : on ne connaît qu'une lettre de Schlegel imprimée, qui répond à un message inconnu d'Albertine. Du début de l'été 1813 date la toute première lettre d'Albertine qui nous soit parvenue¹⁹. Ces deux lettres sont écrites au moment de la fuite devant Napoléon, à l'origine de la séparation de Schlegel et de la famille Staël. La correspondance entre Schlegel et Albertine ne reprend qu'en 1818, après la mort de Germaine de Staël, et désormais régulièrement. Avant cette date, la communication entre eux ne passait pas par les lettres car Albertine accompagnait sa mère et Schlegel dans la plupart de leurs voyages et leur correspondance, pendant les périodes de séparation, était très intense et rapprochée. Pendant les premières années de son mariage, Albertine écrivait toujours également pour Schlegel lorsqu'elle correspondait avec sa mère.

La première lettre de Schlegel à Albertine qui nous soit parvenue, datée du 3 janvier 1812, évoque principalement des distractions sociales. Elle a été envoyée de Berne, où Schlegel passait l'hiver après avoir été refoulé par les Français à Genève, et après que Staël a manifesté le désir de séjourner à Berne. Celle-ci passait alors l'hiver à Genève avec ses enfants et son amant, le jeune officier français John Rocca (1788-1818), dont elle était enceinte. L'hiver était rude et froid ; Rocca, en outre, souffrait de tuberculose. En raison de la grossesse de Staël cependant, un voyage au sud était trop risqué, d'autant qu'elle n'avait pas réussi à obtenir de visa pour l'Italie²⁰. Ce n'est que plus d'un an plus tard, au début de l'été 1813, lorsqu'il fallut réellement fuir, que réapparaît une brève correspondance entre Schlegel et Albertine dont les chemins se séparent à nouveau²¹. En mai, Schlegel avait commencé à travailler comme secrétaire privé du prince de la couronne suédoise, Bernadotte (1763-1844), G. de Staël, elle, était partie avec Rocca, Albertine et

¹⁹ Voir note n° 9.

²⁰ Voir A. G. Schlegel et M^{me} de Staël, p. 328-330.

²¹ Voir *The Life of August Wilhelm Schlegel*, p. 366-367.

Auguste en Angleterre. Ils avaient tous derrière eux une longue et épuisante fuite à travers l'Europe: ils avaient traversé Vienne, Kiev, Moscou, Saint-Petersbourg et Stockholm pour échapper aux armées de Napoléon. Le 5 juin 1813, quelques jours avant la traversée vers l'Angleterre, Albertine écrit à Schlegel, alors à Stralsund aux côtés de Bernadotte. La lettre est signée par plusieurs mains car sa mère avait ajouté quelques lignes trois jours plus tard. Les deux femmes répètent qu'il leur manque beaucoup, ce qui souligne le lien fort qui unit Schlegel à la famille Staël. «[...] Nous ne pouvons pas murmurer à présent de ce que vous êtes tout entier à d'autres pensées mais quand tout sera fini vous nous reviendrez. Car si votre patrie est l'Allemagne vous n'êtes pourtant *at home* que chez nous», déclare Albertine. Et sa mère, qui d'après Albertine craignait la traversée en bateau, complète quelques lignes plus tard: «Je vous écrirai cher ami au moment de m'embarquer [...] enfin tout m'accable et vous n'êtes plus là pour me soutenir! God bless you²²».

Lorsque la correspondance entre Albertine et Schlegel reprend en 1818, elle révèle à quel point Albertine tient à celui que R. Paulin nomme son «second père». «Je suis fâchée que vous ne m'ayez pas écrit cher ami», commence-t-elle sa lettre de Genève, écrite le 26 avril 1818 avant de lui demander: «Parlez moi de vos projets de vos affaires» – affaires privées et professionnelles – «enfin ne séparez pas votre vie de la mienne tout à fait, instruisez moi de ce qui vous intéresse. [...] je compte aller dans ce triste Coppet le 5 May. Croyez que votre chambre me serrera bien le cœur et que je n'abandonne pas l'espoir de vous y revoir²³». Albertine est alors duchesse de Broglie depuis deux ans, et mère de deux filles: Pauline, née en 1817, qui devrait mourir à l'âge de quinze ans, suivie de Louise née

²² Édition numérique de la correspondance d'August Wilhelm Schlegel [22 décembre 2015]; Albertine Ida Gustavine de Broglie et Anne Louise Germaine de Staël-Holstein à August Wilhelm von Schlegel; 5 juin 1813; URL: <http://www.august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/>; consulté le 23 mars 2016.

²³ Édition numérique de la correspondance d'August Wilhelm Schlegel [22 décembre 2015]; Albertine Ida Gustavine de Broglie et Anne Louise Germaine de Staël-Holstein à August Wilhelm von Schlegel; 26 avril 1818; URL: <http://www.august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/>; consulté le 23 mars 2016.

en 1818 († 1882) et qui épousera en 1836 Joseph d'Haussonville (1809-1884). En 1821 naît Albert († 1901) et enfin Paul en 1834 († 1895). Alphonse Rocca, le demi-frère d'Albertine, né de Germaine de Staël le 7 avril 1812, vivait chez les Broglie. Souffrant d'un handicap de naissance et victime d'une chute accidentelle d'une fenêtre, à la Saint-Sylvestre 1821, il avait besoin de soins particuliers. Le père d'Alphonse, John Rocca, qui avait épousé Staël en 1816, meurt seulement sept mois après elle de tuberculose. Dans les lettres d'Albertine à Schlegel, Alphonse Rocca est un sujet important; Schlegel a certainement dû demander de ses nouvelles à Albertine, comme il le faisait à Auguste.

La correspondance, qui reprend en 1818, se porte au début principalement sur le mariage de Schlegel avec la jeune Sophie Paulus (1791-1847), fille du théologien protestant Heinrich Eberhard Gottlob Paulus (1761-1851). Albertine participe à la deuxième tentative – échouée – de lui faire contracter un mariage heureux et durable et lui donne plusieurs conseils qui révèlent son intelligence pratique. Lucide sur l'inégale d'expériences amoureuses entre Schlegel et la jeune femme, elle le taquine lorsqu'il lui parle de son projet d'épouser Sophie Paulus, alors âgée 26 ans: «Je préfère d'avance M^{lle} Paulus à tout les sentiments que je vous ai connu, mais *chut* nous ne parlerons pas de cela de peur de la rendre jalouse²⁴». Lorsqu'elle apprend le refus irrévocablement de suivre Schlegel à Bonn juste après leur union, elle éprouve une sincère compassion. Elle console alors Schlegel et l'empêche d'agir inconsidérément, ce qui risquerait de nuire à sa réputation; elle lui recommande d'éviter une seconde divorce, qui en effet n'est jamais prononcée, même si Schlegel et Sophie resteront séparés toute leur vie²⁵. De plus, Albertine est persuadée que si «[s]a mère avoit vécu elle [l']auroit preservé de cette folie²⁶». Elle va encore plus loin en lui confiant avec franchise: «Si vous voulez que je vous dise, vous n'avez pas l'air bien amoureux et la manière dont vous parlez d'une séparation me donneroit l'idée que vous étiez déjà un peu dégouté d'elle avant

²⁴ Albertine de Broglie à August Wilhelm Schlegel, 16 août 1818, *Krisenjahre der Frühromantik*, vol. 1, p. 330.

²⁵ *Briefe von und an A.W. Schlegel*, vol. 1, p. 355-356.

²⁶ Albertine de Broglie à August Wilhelm Schlegel, mai 1818, *Briefe von und an A.W. Schlegel*, vol. 2, p. 153.

ses torts²⁷ ». Elle entrera plus tard elle-même en contact avec Sophie, pour demander les lettres de sa mère à Schlegel, que celui-ci avait laissé à Heidelberg chez sa mariée²⁸. Lorsqu'elles lui parviennent, elle écrit à Schlegel : « J'ai reçu le paquet de lettres de M^r Reinhardt. Elles seront brûlées sans être regardées par personne²⁹ ».

La relation père-fille qui les unissait a changé : Albertine, âgée de 21 ans, est désormais celle qui conseille et console tandis que Schlegel, son ancien précepteur qu'elle accuse de « folie » – avec une détermination qui lui est propre et non sans raison – est désormais celui qui reçoit conseils et consolations. Le profond sentiment paternel de Schlegel évolue lui aussi et se mue en admiration pour une jeune femme mariée, avec laquelle il entretient des relations familiales, mais avec qui il doit désormais garder plus de distance.

« Nun sag, wie hast du's mit der Religion³⁰? »

Dès les discussions sur le mariage catastrophique de Schlegel avec Sophie Paulus, Albertine revient souvent dans sa correspondance avec lui sur un sujet précis : la religion. Avant même son mariage, Albertine, éduquée dans la foi protestante et mariée à Victor de Broglie, catholique, mais qui était restée protestante, écrivait à Schlegel : « On dit que Mr Paulus [le père de Sophie ; C. B.] est professeur en théologie c'est précisément mon affaire à moi, si vous pouviez l'engager à venir ici faire de la controverse. J'espère que M^{lle} Paulus vous otera toute envie du catholicisme et vous ne vous

²⁷ Albertine de Broglie à August Wilhelm Schlegel, 11 janvier 1819, *Briefe von und an A.W. Schlegel*, vol. 1, p. 356.

²⁸ Voir sur ce contexte *Briefe von und an A.W. Schlegel*, vol. 1, p. 357 et p. 497, vol. 2, p. 159 et p. 225 et suiv., ainsi que *Krisenjahre der Frühromantik*, vol. 2, p. 471, et vol. 3, p. 638. Körner a, à l'évidence, oublié la remarque sur les lettres brûlées dans la lettre d'Albertine (cf. remarque suivante).

²⁹ Édition numérique de la correspondance d'August Wilhelm Schlegel [22.12.2015]; Albertine Ida Gustavine de Broglie à August Wilhelm von Schlegel; 19.05.1832; URL: <http://www.august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/>; consulté le 23 mars 2016.

³⁰ « Dis-moi, comment te comportes-tu envers la religion? » (Johann Wolfgang Goethe, Faust I).

repentirez pas de ne pas vous être fait tondre³¹ ». La rumeur courait qu'August Wilhelm, comme son frère Friedrich en 1808, voulait embrasser la foi catholique ; August Wilhelm resta pourtant fidèle à la tradition familiale et réagissait par la colère chaque fois qu'un membre de la famille devenait catholique. Lorsque sa nièce par exemple, la portraitiste Augusta von Buttlar (1796-1857), se convertit au catholicisme à Florence après la mort de ses parents en 1827, probablement influencée par son oncle Friedrich et sa femme Dorothea, elle reçoit alors d'August Wilhelm Schlegel une lettre sévère, presque furieuse³².

Même si les obligations familiales d'Albertine restaient nombreuses – l'on s'y attendrait pour la fille de G. de Staël – elle parvient toujours à trouver du temps pour ses lectures et ses travaux, notamment ses traductions. Ce besoin explique peut-être qu'elle préfère la vie calme et retirée de Coppet aux séjours intenses dans la société parisienne. Un jour, en parlant de sa vie isolée à Coppet, elle se demande : « Mais ou vit-on gaïement ? pas dans le beau monde non plus³³ ». Au contraire de sa mère, qui dans son exil à Coppet s'ennuyait de Paris et de la société, Albertine était heureuse de séjourner au bord du Léman. Elle y avait passé son enfance – ce qui n'était pas le cas de Staël. Dans les calmes heures de Coppet ou du château de Broglie en Normandie, elle se consacre donc souvent à ses études. Elle traduit ainsi en français, comme elle l'écrit à Schlegel le 13 mai 1818, quelques récits de Ludwig Tieck, parmi lesquels *Eckbert le Blond* – lorsqu'il était encore son précepteur, Schlegel l'avait encouragé à réaliser de telles traductions et lui avait visiblement donné des cours d'allemand. Même si elle se plaint auprès de lui de la difficulté de l'allemand et de ses lacunes, elle a certainement bien maîtrisé la langue. Elle traduisait la littérature, lisait – les œuvres de Johann Gottfried Herder notamment – et

³¹ Albertine de Broglie à August Wilhelm Schlegel, 16 août 1818, *Krisenjahre der Frühromantik*, vol. 1, p. 330.

³² August Wilhelm Schlegel à Augusta von Buttlar, 9 septembre 1827, *Briefe von und an A.W. Schlegel*, vol. 1, p. 460-461.

³³ Édition numérique de la correspondance d'August Wilhelm Schlegel [22.12.2015] ; Albertine Ida Gustavine de Broglie à August Wilhelm von Schlegel ; 13 mai 1818 ; URL : <http://www.august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/> ; consulté le 23 mars 2016.

donnait cours à sa fille Pauline en allemand³⁴. Le 16 juin 1831, Pauline de Broglie écrit à Schlegel une lettre en allemand, et même en écriture cursive allemande (Kurrentschrift)³⁵.

Comme le montrent les lettres d'Albertine à Schlegel, celle-ci s'intéresse de plus en plus aux sujets théologiques. Elle rédigera peu après des écrits religieux et moralistes : en 1820, elle publie, anonymement, une « Préface de l'éditeur » de l'*Histoire des Quakers*³⁶ et en 1824, toujours anonyme, l'essai *Sur les associations bibliques de femmes*³⁷. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait régulièrement demandé à Schlegel des conseils en matière de littérature théologique. Le 15 mai 1819, elle écrit par exemple :

Il y a à présent une autre chose que je vous demande c'est de me procurer les meilleurs ouvrages allemands sur la réformation je voudrais lire l'ouvrage de Plank sur l'[Église]³⁸ réformée. Celle des conciles de Fuchs. Je voudrais que vous me fissiez ce choix avec impartialité et en mettant de côté votre goût catholique. Je voudrais quelques ouvrages savants comme les Allemands les peuvent faire et qui me donnoit aussi quelques notions historiques sur les premiers siècles Chrétiens. Qu'est ce que c'est qu'un *Almanach de la réformation* ?

Je ne voudrais pas non plus des ouvrages trop *rationalistes* comme uns de³⁹ votre beau père [Heinrich Eberhard Gottlob Paulus ; C. B.]. Je veux de la *controverse protestante mais très orthodoxement*

³⁴ Édition numérique de la correspondance d'August Wilhelm Schlegel [22.12.2015] ; Albertine Ida Gustavine de Broglie à August Wilhelm von Schlegel ; 24 octobre 1826 ; URL : <http://www.august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/> ; consulté le 23 mars 2016.

³⁵ Édition numérique de la correspondance d'August Wilhelm Schlegel [22.12.2015] ; Albertine Ida Gustavine de Broglie à August Wilhelm von Schlegel ; 16 juin 1831 ; URL : <http://www.august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/> ; consulté le 23 mars 2016.

³⁶ [Albertine de Broglie,] *Préface à la traduction de l'histoire des Quakers, de Clarkson. 1820, Fragments sur divers sujets de religion et de morale*, Paris, Imprimerie Royale, 1840, p. 1-14.

³⁷ [Albertine de Broglie,] *Sur les associations bibliques de femmes. 1824, Fragments sur divers sujets de religion et de morale, op. cit.*, p. 273-289.

³⁸ Texte perdu à cause d'une tache d'encre.

³⁹ Ajout.

protestante. S'il y a quelque bon ouvrage aussi sur les preuves du Christianisme en général conseillez moi la [...]»⁴⁰.

La même année, elle lui demande : «[D]ites moi donc comment faut-il faire pour bien m'apprendre le latin toute seule je voudrais lire les Pères de l'Église dans l'original, c'est bien grave n'est ce pas⁴¹ ? »

Il est très regrettable que nous n'ayons pas les réponses de Schlegel à ces lettres ni, donc, ses réactions à de telles demandes. Une seule lettre à Albertine nous est parvenue, qui aborde de manière exhaustive et critique de la piété d'Albertine et la position de Schlegel sur la religion. Il s'agit de la dernière lettre de Schlegel à Albertine et de sa réponse, tout aussi détaillée, qui a souvent été reproduite⁴². Ce sera également la dernière lettre d'Albertine, avant que trois semaines plus tard, le 22 septembre 1838, elle ne meure brusquement à 41 ans d'une fièvre nerveuse. Dans sa lettre du 13 août 1838, Schlegel aborde directement et la piété d'Albertine «[à]pres beaucoup d'hésitations» ; c'est en effet «un sujet qui depuis longtemps m'a pesé sur le cœur». C'est avec inquiétude qu'il découvre ses convictions religieuses «qui dominent de plus en plus votre esprit», ainsi que ses «exhortations indirectes». Il choisit donc de lui raconter sincèrement et en détail ses nombreux contacts avec le christianisme, ses rencontres avec les croyants et les courants de pensée les plus variés, ses expériences religieuses et quasi-religieuses, ses études ainsi que ses réflexions sur les auteurs chrétiens comme Dante ou Calderón. Il souligne à ce propos que ces réflexions doivent être comprises comme «prédilection d'artiste» : «[C]e rapport est encore plus clairement marqué dans mon poème : *l'Alliance de l'Église avec les beaux-arts*». Il lui raconte également le douloureux «pèlerinage» sur la tombe de sa belle-fille Auguste Böhmer et la conversion de son

⁴⁰ Édition numérique de la correspondance d'August Wilhelm Schlegel [22.12.2015]; Albertine Ida Gustavine de Broglie à August Wilhelm von Schlegel; 15 mai 1819; URL : <http://www.august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/>; consulté le 23 mars 2016.

⁴¹ Édition numérique de la correspondance d'August Wilhelm Schlegel [22.12.2015]; Albertine Ida Gustavine de Broglie à August Wilhelm von Schlegel; 1819; URL : <http://www.august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/>; consulté le 23 mars 2016.

⁴² Voir par exemple Comtesse J. de Pange, *Lettres de Femmes du XIX^e siècle*, Monaco, Éd. du Rocher, 1947, p. 133-136.

frère Friedrich, qui l'a éloignée de lui et qui fut l'une des expériences les plus douloureuses de sa vie. Schlegel la met clairement en garde contre les dangers du fanatisme religieux et confesse enfin à Albertine : « J'ai quelquefois pu me persuader que j'avais la foi chrétienne ; j'ai compris ensuite que c'était une illusion. [...] J'ai donc résolu enfin d'être vrai vis-à-vis de moi-même. [...] Vous verrez que je traverse les flots dans ma propre nacelle⁴³».

Albertine réagit immédiatement et Schlegel, malheureusement, ne lui répond pas ; la nouvelle de sa mort lui est probablement parvenue un peu plus tôt. Dans sa lettre, Albertine confesse une foi totale et la piété profonde et inébranlable qui se dégage de son message n'a certainement pas plu à Schlegel. Même si cette dévotion qui prend parfois des traits piétistes⁴⁴ ne se traduit ainsi pas chez Albertine en conversion au catholicisme, cette foi très ferme l'aura certainement ébranlé d'autant que Schlegel, comme la défunte mère d'Albertine, à laquelle il pensait certainement, ne cautionnait pas cette conception de la foi. La fille de Madame de Staël se justifie pourtant :

cette imperfection de tous les cultes [...] ne change rien à ma situation personnelle : elle ne m'empêche pas de reconnaître que je dois chercher à m'éclairer sur mes rapports avec Dieu, sous peine de me lancer dans l'éternité sans guide et sans boussole. J'examine donc l'Évangile comme s'il était adressé à *moi seule* ; car le débat, après tout, est entre Dieu et mon âme ; les erreurs des autres hommes ne peuvent ni me sauver ni me perdre.

Ainsi, pour elle :

[...] fussé-je seule au monde, n'y eût-il ni preuves historiques de l'Évangile, ni Église, ni prédicateur, cet Évangile n'en serait pas moins nécessaire à mon âme pour vivre et mourir. Je le prends pour moi sans m'inquiéter d'autrui. Si j'étais née Turque, Chinoise ou Indienne, et que l'Évangile ne m'eût pas été annoncé, sans doute Dieu m'ouvrirait une autre voie pour trouver la vérité.

⁴³ August Wilhelm Schlegel à Albertine de Broglie, 13 août 1808, *Œuvres de M. Auguste-Guillaume de Schlegel*, vol. 1, p. 189-194.

⁴⁴ Voir *The Life of August Wilhelm Schlegel*, p. 387 et p. 419.

Elle conclut par ces mots : « Je n'ai parlé que *subjectivement*, et comme dit saint Paul, je n'ai fait que « *vous rendre raison de mon espérance* ». Puisse-t-elle un jour devenir la vôtre, cher ami ! Recevez l'expression d'une tendre et sincère amitié⁴⁵ ».

Il aurait été passionnant de découvrir la suite de cet échange. Cette réponse n'a probablement pas satisfait Schlegel, qui a toujours eu pour Albertine des sentiments paternels et d'une manière générale une profonde sympathie pour les enfants de Staël. Quoi qu'il en soit, la discussion aurait certainement été une véritable épreuve pour leur relation et leur correspondance, exposant Schlegel au risque de revivre les difficiles expériences vécues au sein de sa propre famille.

⁴⁵ Albertine de Broglie à August Wilhelm Schlegel, *Œuvres de M. Auguste-Guillaume de Schlegel écrites en français*, p. 195-200.